

● ABOLIR LE CAPITALISME ! UNE UTOPIE ?

ou

Pour une autre répartition des richesses avec un plein-emploi total et durable.

« On peut résister à l'invasion d'une armée mais pas à celle d'une idée dont le temps est venu. »

Victor HUGO

Texte établi en réaction au thème débattu lors des ENTRETIENS DE ROYAUMONT : "Rêvons le capitalisme." du 5 et 6 décembre 2009 - cf. www.entretiensroyaumont.org

● PREAMBULE

« RÊVONS LE CAPITALISME. »

Le capitalisme s'est planétarisé et il n'existe pas d'alternative crédible à ce modèle économique, nous dit-on en introduction, alors : "rêvons-le !"

Malheureusement, « *Éveillés, ils dorment.* » Comme le constatait déjà HÉRACLITE.

Est-ce par dépit, par peur de l'inconnu, semblant de bonne conscience ou par manque d'imagination que nous en sommes arrivés à ce si triste rêve aveuglément dogmatique ?

Comme le dit si justement Jacques ATTALI, le capitalisme est une réalité et on ne rêve pas de la réalité mais de ce qui n'est pas. Ainsi, si un rêve, un vrai, doit nous illuminer, c'est bien de ce qui n'existe pas qu'il nous faut rêver, c'est à dire, par exemple : d'un modèle qui pourrait lui succéder ! D'autant que, tenons-nous bien, Jacques ATTALI poursuit qu'il y a eu un avant capitalisme et qu'il y aura un après capitalisme ! Esprit entrepreneurial individualisé et altruisme pourraient être les prémisses incitatives d'un changement.

Si le capitalisme a été le facteur d'une incontestable avancée pour la civilisation et la source d'un développement sans équivalent, s'il a induit un dynamisme redoutable, créateur d'innovation, de richesses et de prospérité, les murs de ce système montraient déjà il y a trente ans des fissures devenues depuis béantes. John Maynard KEYNES, disait en parlant du capitalisme : « *A la vérité ce système paraît apte à rester pendant un temps considérable dans un état d'activité chroniquement inférieur à la normale, sans qu'il y ait de tendance marquée à la reprise ou à l'effondrement complet. En outre, il apparaît clairement que le plein-emploi ou même une situation voisine du plein emploi est rare autant qu'éphémère.* » L'édifice semble amorcer depuis le début des années 2000 une phase de plus en plus alarmante, pour ne pas parler, en France, de l'impression d'une lente désaffection qui s'accroît fin 2008 en rapport avec nos valeurs éthiques montantes et notre solidarité bienveillante mais limitée.

Débâcle financière, taux de chômage chaotique - et, nous n'avons pas atteint le plein emploi depuis 40 ans - gonflement du nombre de travailleurs pauvres, incivilité croissante, "pouvoir d'achat" en berne, déficit étatique abyssal, travailleurs en mal de vivre, quantité croissante d'exclus de plus en plus dépourvus... Inutile de faire une liste exhaustive de nos maux, celle-ci du reste serait terriblement longue et bien inutile attendu qu'une littérature spécialisée en surabondance s'en est chargée.

Je comprends que le reste du monde puisse rêver du capitalisme mais la forme qu'il a fini par prendre, celle qui nous touche, pourtant sans cesse plâtrée et replâtrée, exige une refonte absolue. Le capitalisme restera, certes, le moins mauvais des systèmes mais seulement jusqu'à ce que nous en trouvions un meilleur... L'exception française, pour se rappeler et s'affirmer se doit de montrer l'exemple en proposant les contours du digne successeur de ce modèle.

Comment occulter toutes les forces de poussée qui, depuis la trêve des *Trente-glorieuses*, ressurgissent avec virulence ? Le capitalisme, tout comme la vie, porte en lui le germe de sa mort : cette capacité auto-organisée de création destructrice qui en finalité l'autodétruit. Pouvant s'agir d'innovation permanente, Joseph SCHUMPTER faisait le constat : « *En règle générale, le nouveau ne sort pas de l'ancien mais apparaît à côté de l'ancien, lui fait concurrence jusqu'à le ruiner et modifie toutes les*

situations, de sorte qu'un processus de mise en ordre est nécessaire ».

Pour illustrer ce mouvement moteur dont parle Augustin de ROMANET, trois générations entremêlées se succèdent. Celle qui a façonné le vieux monde en même temps que Serge DASSAULT et qui s'apprête à passer la main, ouvrant ainsi la porte à l'engagement d'une vision moderne exprimée par Claudie HAIGNERE. Celle-ci conduit au dépassement, c'est à dire à l'extraordinaire contribution d'Emmanuel FABER.

Avec Emmanuel FABER, la barre est déjà bien haute intellectuellement et c'est sans doute ce qui a le plus séduit le public dont les applaudissements auraient dû réveiller ceux qui dorment. Des forces sont en marche, disais-je, utopiques peut-être, sauf à ce qu'elles en arrivent finalement à pouvoir s'enraciner dans la réalité, ce qui changera tout.

Est-il possible d'aligner un grand nombre de nos aspirations que le capitalisme a rendu contradictoires dans le sein d'un chaos ? La science nous apprend que l'état d'un système devient chaotique (dans lequel aucune prédiction ne devient possible *dixit* Henri POINCARÉ), *versus* du système linéaire (où un déterminisme prédomine), dépendamment d'une combinaison extrêmement précise de ses conditions initiales.

Rechercher le fondement des conditions initiales du capitalisme nous fait remonter à... quelques millions d'années ! Au moment où la Nature a commencé à fabriquer la partie reptilienne de notre cerveau, lui attribuant un fonctionnement dichotomique qui, au demeurant, nous a conduit primitivement à distinguer CAPITAL et TRAVAIL occultant qu'une alternative pourrait exister à cette distinction : la fusion, que notre cortex cérébral, bien utilisé, permet de visualiser.

Comme nous le propose Emmanuel FABER, commençons donc par faire sauter nos barrières mentales ! Allons-y !

● TEXTE FONDATEUR

« C'est fou ce qu'il faut de temps pour réussir à comprendre les choses qui, ensuite, paraissent les plus simples. L'esprit humain est ainsi fait qu'il a du mal à remettre en question ce qu'on lui a appris. Analyser, défaire, casser en quelque sorte cette belle construction ne peut se faire qu'au prix d'un grand effort, et cela est douloureux. Il faut beaucoup de temps pour détruire et plus de temps encore pour reconstruire. »

Face à un projet aussi déroutant, je choisis de mettre d'emblée le lecteur dans l'ambiance en citant feu le professeur Gilbert CHAUVET, mathématicien, physicien et médecin modélisateur du vivant¹.

Simple citoyen qui s'interroge, je reste incroyablement surpris que face à tant de critiques qui se déversent chaque jour sur ce régime économique, personne, dans le monde intellectuel densément développé que nous connaissons, n'ait encore proposé de solution pour l'abolir avec art et manière.

Il est vrai que depuis que l'Homme développe ses capacités à transformer la nature, de grands régimes économiques, pour ainsi dire, nous n'en avons connu que deux ! Le communisme, qui a duré 70 ans et qui s'est terminé en fiasco. Et le capitalisme, qui en se transformant est parvenu à se maintenir durant cinq siècles, montrant néanmoins aujourd'hui de plus en plus ses limites quant à pouvoir assurer notre mieux vivre tant individuel que collectif.

Est-ce pour autant qu'il ne peut en exister un troisième ? Le scepticisme que la science contemporaine nous invite à pratiquer, redoublé par les recommandations de l'UNESCO - le pari et la stratégie² - doivent au moins conduire vers l'espérance tout esprit moderne non dogmatique.

La Nature trouve toujours une solution pour continuer sa marche en avant et l'histoire de la matière, dans notre Univers, nous décrit l'ascension de celle-ci vers une complexité sans cesse croissante.

1- COMPRENDRE L'ORGANISATION DU VIVANT ET SON EVOLUTION VERS LA CONSCIENCE, Vuibert, 2006, p 60.

2- Cf. LES SEPTS SAVOIRS NECESSAIRES A L'EDUCATION DU FUTUR, Edgar MORIN, le Seuil, 2000, p 99-102.

Inexistante, inerte, vivante, esprit ; même combat ! Conservant avec audace et prudence tous ses mystères bien cachés et pourtant au grand jour, pourquoi d'ailleurs s'arrêterait-elle là ?

Lorsque les experts buttent de longue date sur une problématique, c'est souvent un outsider qui solutionne la question. Nous venons encore dernièrement d'en avoir la preuve, avec la découverte de la méthode de construction des pyramides d'Egypte, celles-ci ayant gardé leur secret 5000 ans. Ce n'est pas un égyptologue avéré qui fut le découvreur de ce secret, mais bien un architecte n'ayant jamais mis les pieds en Egypte. La société civile regorge ainsi de ressources inestimables !

Si nous devons, selon Ilya PRIGOGINE et Isabelle STENGERS, l'émergence de la vie au hasard, puisque celui-ci « *arrache le vivant à l'ordre inanimé de la nature, en fait un mort en sursis aux marges d'un Univers où il ne constitue qu'une particularité arbitraire* »³. Nous lui devons aussi le résultat de nos recherches scientifiques et avancées sociales qui lui sont assujetties. Car, à force de chercher sans trouver, il arrive que, par hasard, nous trouvions sans chercheurs. Des bifurcations dans nos connaissances et nos modes de conduites se produisent au gré de nos découvertes, au fond, vraisemblablement elles aussi aléatoires.

Conjuguons ce hasard à un peu de déterminisme et tentons de transformer notre prétention en ambition.

*
* *

Etreindre avec succès ce sujet, aussi mal défini au milieu d'une machinerie d'enjeux, avec tout le sérieux qu'impose une réflexion contemporaine sur celui-ci, suggère une question sommitale préalable.

Celle-ci est somme toute très simple à formuler c'est : comment réfléchir ? La tâche peut déjà sembler incommensurable.

Cependant, il me semble qu'Edgar MORIN a déjà répondu à cette question et de façon très approfondie.

L'ennui, c'est qu'Edgar MORIN conclut : il faut réformer notre système de pensée⁴! [Vaste programme, une méthode : 6 volumes plus une INTRODUCTION À LA PENSÉE COMPLEXE (Le Seuil, collection POINTS ESSAIS), sans compter quelques autres ouvrages annexes en arborescence en complément]. Une œuvre indiscutablement incontournable qui tend les bras à celui qui ambitionne un travail de réflexion sur un sujet touchant le cœur d'un système complexe planétaire tel que l'est devenu le capitalisme.

Décloisonnons nos connaissances, disjoignons et relierons différemment, articulons-les et ordonnons-les car, finalité : « *Il faut recomposer le Tout* » comme concluait Marcel MAUSS.

*
* *

Appliquons à notre sujet les recommandations du philosophe Henri BERGSON⁵.

Cependant, par quoi commencer, où attraper le fil de notre écheveau pour le dérouler et le réenrouler plus sobrement ?

Vraisemblablement, commencer par chercher à s'écarter de l'erreur pourrait sans doute être de bon augure pour introduire un discours logique cohérent. Etre en mesure de pouvoir démêler la certitude, toujours relative, de l'incertitude, le vrai du faux, demande une approche de la vérité.

D'ailleurs, pour bien débiter est-ce la logique qui fait émerger la vérité ou la vérité qui institue la logique ?

Le théologien Pierre THEILLARD DE CHARDIN avait fort bien décelé cette difficulté qui peut se généraliser à toute chose : « (...) *Et justement parce que les commencements échappent toujours à notre vision*

3- LA NOUVELLE ALLIANCE, Gallimard, 1979, p 261.

4- Un bref résumé de ce qu'Edgar MORIN nous propose est accessible sur le site de l'INSTITUT EDGAR MORIN, si nécessaire aller voir à - Réforme de la pensée.

5- « *On ne devrait descendre à une science spéciale qu'après avoir considéré d'en haut, dans leurs contours généraux, toutes les autres. C'est que la vérité est une : les sciences particulières en examinant les fragments, mais vous ne connaîtrez la nature de chacun d'eux que si vous vous rendez compte de la place qu'il occupe dans l'ensemble. On ne comprend pas une vérité particulière quand on n'a pas aperçu les rapports qu'elle peut avoir avec les autres.* »

directe, nous éprouvons sans cesse la même difficulté entre deux hypothèses presque également plausibles »⁶.

Face à l'insolubilité de cette première question, je fais tout de même le constat que la *logique* commence à avoir une histoire⁷ et que la *vérité* par contre, elle, n'en a pas⁸.

Il n'est pas nécessaire de faire un long discours sur la logique, il me semble pouvoir me contenter de citer Paul FEYERABEND (1924-1994), philosophe des sciences : « *La question n'est donc plus : "Allons-nous transgresser les règles de la logique ?", mais " Quel système logique devrions-nous choisir ?" Et s'il s'avère qu'aucun système logique existant ne convient à une certaine problématique scientifique, alors il faut inventer un nouveau système logique.* » Et, pour globaliser, de trouver intéressant de compléter ces propos par ceux de Dominique LAPLANE, neurologue, que j'extrait de la postface d'un livre de Jean STAUNE⁹ : « *Or je n'appelle à rien de moins qu'à un système philosophique holistique pour pouvoir vérifier que la cohérence logique entre les parties est bien respectée, et pas seulement d'une branche par rapport à elle-même.* »

Quant à la vérité, il semblerait que celle-ci soit devenue un concept à la fois global et singulier dont le contour se déforme en permanence au gré de l'évolution de nos connaissances. Les vérités pouvant être éphémères, il convient de s'assurer que l'actualité de nos savoirs soit toujours en accord avec leur contemporanéité.

De fait, pour éviter que celle-ci ne erre au hasard, ne devienne de plus en plus bizarre ou floue, nous pourrions la rapprocher d'un point d'ancrage : l'absolu ! Celui-ci réside en dehors de l'espace et du temps de notre monde physique mais l'esprit de certains y accède par le biais du monde mental que génère notre cerveau. Pour n'en déplaire au philosophe, je confirme que l'absolu est lui-même relatif mais à un moment donné il existe un absolu humain unique. Celui-ci dépendant de la force de persuasion de l'un d'entre-nous : la Terre est bien ronde et elle tourne bien autour du soleil. Plus personne ne cherche à démontrer que la Terre est plate avec un trou au bout. Finalement, GALILEE aura sa statue au Vatican !

Juste avant je parlais de logique et, conséquemment, ne faut-il pas s'attacher à décristalliser¹⁰ les mots clés de notre sujet ? Car traiter un sujet dont on ne sait dessiner les contours, quand bien même mobiles, nous amènerait à un discours artistiquement flou.

Qu'est-ce alors que le capitalisme ?

Préalablement, il convient de dire ce qu'est le système capitaliste car le capitalisme n'est, selon moi, qu'une particularité de ce premier.

Le système capitaliste est un régime économique fondé sur un échange de biens ou de services, au moyen d'argent, qui s'effectue entre les Hommes, dont les besoins en constante évolution sont régulés par des marchés. Ce régime est aujourd'hui articulé autour d'un appareil ; l'Etat.

Le capitalisme est l'appropriation par les uns¹¹, à l'exclusion des autres, de la propriété des moyens de production. En ce sens, le capitalisme est une particularité du système capitaliste.

Le point crucial est donc bien là, Karl MARX avait au moins vu juste sur ce point : si l'on souhaite fonder une société, la question fondamentale qu'il faut nous poser, c'est à qui et comment attribuer les moyens de production ?

Pour délayer ce nœud gordien, il n'est dès lors pas difficile de voir que proposer une alternative au capitalisme reviendrait à inclure "les autres", que le système actuel exclut. Autrement dit à les intégrer à l'intérieur de cette propriété des moyens de production.

Dans l'espace mathématique des possibles, les grands régimes économiques ne sont pas nombreux, ils

6- Pierre THEILLARD DE CHARDIN (1881-1955) *LE PHENOMENE HUMAIN*, Le seuil.

7- Se référer à l'ouvrage coordonné par Georges BATHELEMY, *HISTOIRES DES SCIENCES*, Ellipses, 2009, Logique par Jean-Pierre BELNA p.591.

8- Se référer à l'ouvrage de Gérard SIMON, *SCIENCES ET HISTOIRE*, Gallimard, 2008

9- *NOTRE EXISTENCE A-T-ELLE UN SENS ?* Presses de la Renaissance, 2008, p.488.

10- NIETZSCHE met en lumière comment l'origine d'une chose peut se cristalliser avec l'évolution de celle-ci et aboutir à un moment donné à une vision erronée nous faisant confondre la finalité d'une chose avec la raison de son existence. L'œil est fait pour voir et la main pour prendre ! Non, nous dit NIETZSCHE, c'est parce que nous avons un œil que nous pouvons voir et parce que nous avons une main que nous pouvons prendre.

11- Au moyen d'un capital et j'ajoute que les dérives du capitalisme ont fait de l'argent - moyen d'échange entre deux biens ou services - une marchandise (ce qui doit être corrigé). Une sorte de capitalisme au carré pour reprendre l'expression de Pierre DOCKES.

sont au nombre de trois, et peuvent donc se définir par rapport aux possibilités d'attribution des moyens de production.

- Aucune propriété attribuée individuellement, autrement dit propriété collective des moyens de production ; ce qui donne en quelque sorte le communisme.
- Une propriété attribuée individuellement à quelques uns seulement, ce qui définit le capitalisme ou les capitalismes (suivant le type de fragmentation de la distribution et certaines circonstances historiques) mais gardant toujours comme principe fondamental l'exclusion des autres ou l'inégalité vis à vis des autres à l'égard cette propriété.
- Une propriété attribuée individuellement et également à tous les individus, ce qui pourrait donner "tous capitalistes". Dès lors qu'il n'y a plus d'exclusion, il n'y a plus de capitalisme.

Le tour de la question "à qui" pourrait être ainsi rapidement fait.

Nota : Le capitalisme repose donc à la base sur un principe d'inégalité par exclusion. Plus le système, issu de ce modèle, va se déployer, plus les inégalités, prises au sens large, à grande (entre les pays) et/ou à petite échelle (territoires, individus) vont croître.

C'est la question du "comment ?" qui va demander un peu plus d'originalité et d'ingéniosité.

Mais, ne sommes-nous pas déjà là à l'aboutissement d'une perspective historique dont l'analyse aurait été indispensable ?

Ah, les commencements ! Peut-être, aurais-je dû commencer par cela ; trois questions fondamentales dont le contenu responsif se modifie au cours des époques du fait de l'évolution de nos connaissances : D'ou venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?

Contentons-nous dans ce résumé de nous attacher à la question centrale qui, étendue, parvient néanmoins à englober les deux autres. Postulons que si notre souhait est de nous préoccuper des affaires des Hommes, alors un retour à l'Homme s'avère incontournable. Logique !

La question : « *qu'est-ce que l'Homme ?* » a embrassé tous les champs des sciences humaines et l'approche réductrice du prisme aux innombrables facettes qu'il nous renvoie nous a conduit à le regarder sous des angles multiples (psychologique, sociologique, anthropologique, biologique, ethnologique, éthologique, cosmologique, etc.). Cependant, globalement, animés par la face holiste de notre pensée, nous ne parvenons pas à concevoir une définition proprement dite satisfaisante de ce que nous sommes (les enveloppes des frontières perçues comme étant notre environnement s'évaporent au fur et à mesure que nos connaissances se précisent). Alors, avouons notre impuissance et contentons nous de : un Homme est un Homme, point¹². En attendant qu'une voie du milieu se dessine comme nous le suggérait le grand sage chinois CONFUCIUS. Le bambou fleurit une fois tous les cent ans, patience dans l'azur..

Qu'a donné notre quête de la nature humaine ? Force est de constater que celle-ci dans un premier temps se révèle peu définissable et que dans un second temps, même si elle existe, elle ne nous serait de toute façon pas accessible.

Et l'étude des comportements ? Celle-ci s'avèrera un peu plus fructueuse. A partir de données génétiques initiales, loin d'être systématiquement déterminés, nos comportements émergent de circonstances historiques qui ont façonnées de manière unique chaque individu et le conduisent à répondre de manière individuelle et personnelle aux stimuli en provenance de son environnement.

Finalement, ROUSSEAU avait vu juste, aujourd'hui la thèse que l'Homme puisse être un être essentiellement culturel domine largement, reste la plus plausible et s'étaye de mille arguments.

La prise de conscience du caractère évolutionniste de notre monde a marqué le XX^{ème} siècle de son empreinte. Maintenant pour nous, tout évolue de manière créative ; l'Univers, l'environnement terrestre, les cultures sociétales humaines et bien sûr l'Homme en tant que tout, si particulier, parmi un Grand Tout... L'Univers n'a plus ce visage immuable, il a une histoire et comme nous il vieillit... L'Homme continue d'évoluer biologiquement alors que dans le même temps l'environnement culturel le façonne. Peut-être, ne voyons-nous que les prémisses d'une entité humaine ? L'effet réagissant en retour sur la

12- TOPOLOGIE ET PERCEPTION, T1 : BASES PHILOSOPHIQUES ET MATHÉMATIQUES – C.P. BRUTER - DOIN ET MALOINE - 1974)
«Définition : un objet est un objet... Ce premier postulat est une affirmation d'existence. Les mathématiciens aiment bien énoncer ce genre d'assertion ; elle laisse rêveur, car prononcer le nom même d'un objet implique l'existence de cet objet, dans notre pensée tout au moins.»

cause, la mobilité de toutes ces facettes en effervescence modèle vraisemblablement une image changeante uniquement perceptible sur un très long terme.

Dès lors ; une conclusion nuancée s'impose, balançant entre l'espoir et l'appréhension. Espoir d'un changement conduit à partir de la transformation des situations en vue d'offrir aux Hommes un nouvel espace d'action les mettant en condition d'autoprogresser, tant personnellement que collectivement. Appréhension d'un changement imposé, pour leur propre profit, par des pouvoirs d'autant plus manipulateurs qu'ils s'exerceraient dans un contexte de démocratie affichée mais trompeuse, discourant de liberté mais actant par l'aliénation et l'exclusion, démocratie qu'Erving GOFFMAN qualifie à juste titre de totalitaire. Michel CROZIER, (L'ACTEUR ET LE SYSTEME), pensait que l'on ne pouvait pas motiver les gens mais seulement les mettre en situation de se motiver eux-mêmes. De la même façon, il est évident que l'on peut modifier leurs comportements, mais la part irréductible de leur liberté est de le faire eux-mêmes, quitte à mener des actions collectives fortement solidaires pour contraindre les dirigeants de chacune de leur structure d'appartenance à mettre en place les conditions préalables, nécessaires au changement.

Si un retour à l'homme s'est imposé de manière incontournable, il s'avère qu'une réflexion sur *le travail* se montre tout aussi indispensable.

Trois questions émergent et méritent d'être élucidées :

- Que représente le *travail* aujourd'hui dans notre société¹³ ?
- L'Homme doit-il *travailler* ? (Quelques-uns seulement ? Et les autres ? Tous ?)
- Est-ce qu'il y a du *travail* et de quoi dépend son volume ?

Voici, à mon sens, les conclusions qui peuvent en ressortir.

Aujourd'hui dans nos sociétés évoluées, *le travail* représente d'abord l'expression de nos capacités créatrices puis encore et toujours le moyen de subvenir financièrement à nos besoins matériels, combinant celui de s'intégrer socialement. Ensuite, il reste le procédé pour évoluer et progresser sur l'échelle culturelle et artistique. Enfin, besoin ultime de l'Homme, il est un mode d'accomplissement et de réalisation de soi. C'est aussi un biais pour assurer l'ordre et la sécurité au sein des nations.

Si le *travail* peut se définir comme la transformation de la matière par elle-même, en tant que possédant de capacités créatrices, l'Homme ne peut que travailler. Renoncer au travail serait nier celles-ci et autant dire nier notre processus d'homínisation qui pourtant continue de se poursuivre, malgré nous pour ainsi dire. Par conséquent, nous perdriions le fil de l'élévation de notre condition. Et, si tous les Hommes font le choix de se considérer politiquement égaux, alors tous doivent pouvoir travailler de façon cohérente et solidaire selon l'expression diversifiée et adaptée de la capacité de chacun.

La recherche d'une réponse à la troisième question, travail et économie étant aujourd'hui inextricablement liés, nous conduit au préalable à revenir sur l'économie et les systèmes économiques.

Pour assurer leur finalité, c'est à dire la production et la reproduction de leur existence, les êtres vivants consomment directement un peu de nature qu'ils assimilent en mettant en œuvre une alchimie interne : photosynthèse ou respiration digestion. L'exception humaine tient au fait que la consommation des Hommes est devenue de moins en moins directe et ne se limite plus, depuis très longtemps, à la seule satisfaction de ses besoins biologiques. Sa capacité à transformer la nature, sans cesse plus performante, conduit l'Homme à élaborer de plus en plus ce qu'il consomme en vue de satisfaire à des besoins dont son imagination créatrice développe sans limites le champ. Ses capacités organisationnelles l'ont d'ailleurs conduit à parcelliser les tâches et à spécialiser les individus qui ne sont plus en mesure de produire eux-mêmes la majeure partie de ce qu'ils consomment, ce qui conditionne leur survie à leur appartenance à un groupe social de plus en plus élargi.

L'économie peut alors se définir comme l'ensemble des procès de transformation de la nature par l'homme, agissant dans le cadre de rapports sociaux institutionnalisés, en vue de la satisfaction de besoins en constant développement.

Ainsi la recette de l'économie met en jeu un certain nombre d'ingrédients déterminant, ensemble, les conditions et moyens d'exercice de l'activité économique. A savoir :

- les besoins en attente d'être satisfaits,
- la nature à transformer (matières premières),

13- Le sociologue Jean-Louis LAVILLE remet justement à propos la question sur le tapis, LE TRAVAIL, UNE NOUVELLE QUESTION POLITIQUE, Desclée de Brouwer, 2008.

- les moyens intellectuels de transformation (savoirs scientifiques, technologiques, organisationnels),
- les moyens physiques de transformation (espaces, matériels, outillages),
- les agents de transformation (Hommes),
- les institutions définissant les rapports entre les Hommes (propriété, argent, droit, etc.).

Lorsque l'on passe en revue les cinq premiers ingrédients ci-dessus énumérés, il est facile de constater qu'il y a pléthore sauf pour ce qui concerne la nature à transformer qui se montre pour l'heure encore en suffisance. Par conséquent, l'arrangement qui mène à l'équilibrage de l'ensemble ne serait que du ressort de nos institutions. Si celles-ci combinent admirablement le tout, il y a abondance pour chacun des agents de transformation ; à l'opposé, ce qui aujourd'hui est le cas, la distribution s'avère déséquilibrée.

Reste bien entendu à déterminer la combinaison complexe qui convient. Ce qui nous incite à poursuivre par l'examen des institutions avec, en toile de fond : qu'avons nous fait, que pouvons nous faire ? Propriété individuelle ou collective ? (De qui ? De combien ? De quoi ? A quelle fin ?) Argent ? Droit ? Démocratie ? (Celle-ci nécessitant d'être qualifiée, de fait, j'ose proposer une Démocratie de la Compétence et de la Diversité des Personnalités et des Cultures). République ? Je m'intéresse à fournir une réponse à toutes ces questions qu'un résumé général m'impose d'évaser.

La combinaison est une chose mais la régulation en est une autre, ce qui nous impose une réflexion sur : marché ou planification ?

Le marché regroupe, si l'on simplifie notre vue à l'extrême, trois grands pôles différenciés. L'existence de besoins, c'est-à-dire une demande, l'existence de produits ou de services, c'est à dire une offre, et leur corollaire indissociable d'ailleurs souvent occulté, une solvabilité, c'est-à-dire de l'argent - moyen d'échange entre deux biens - à disposition des demandeurs pour que des transactions puissent s'effectuer. Le marché potentiel n'existe que si la demande est solvable, sinon il n'est que virtuel.

Revenons sur les besoins des Hommes pour préciser que ceux-ci sont loin de n'être que matériels. Notre créativité, sans limite apparente, fait que nos besoins sont en quantité infinie (surtout lorsqu'on aborde le champ de l'esprit). Cependant l'accès à des besoins plus évolués requiert le développement d'une solvabilité plus étendue au sein des groupes sociaux et qui va de pair avec une évolution culturelle.

J'analyse dans ses grandes lignes comment s'élabore le prix du marché. Cette élaboration représente un phénomène complexe qui le plus souvent dépasse notre entendement et notre rationalité limitée. Ce qui rend illusoire toute planification parfaitement orchestrée.

D'ailleurs, l'expérience cruciale menée grandeur nature par l'économie collectiviste dans les pays de l'Est a montré de façon définitive que le marché, en tant que régulateur de l'offre, est beaucoup plus efficace en lui-même que ne pourrait l'être un planificateur centralisé pour déterminer : que produire, en quelle quantité produire et à quel prix. Finalement, le marché ça n'est pas si mal ! Pour nos besoins consommables, il va sans dire.

Dernière petite chose mais qui a son importance. PROUDHON avait, en quelque sorte, prétendu que le profit était un vol¹⁴. Dès lors une question éthique se posait : pouvait-on concevoir une société sans profit ? Je ne pouvais me permettre d'occulter cette interrogation. La réponse après démonstration pourrait être négative. Je m'oriente évidemment vers une parade pour que justice s'établisse.

Je ferme ainsi ma parenthèse historique pour revenir à la question du comment attribuer les moyens de production et proposer une façon de la traiter.

*
* *

Toute transformation doit partir de l'existant. Le nouveau n'émerge pas de rien mais sort de l'ancien par un subtil processus de déconstruction/reconstruction, depuis toujours en marche dès lors son échappement de l'éternité. Jouons avec l'alchimie que confèrent de nouveaux principes émergents issus de ce phénomène pour en finalité nous conduire à une complète métamorphose¹⁵. Car c'est en se désintégrant que notre société s'organise et en se structurant qu'elle s'ouvre vers d'autres dimensions.

14- D'ailleurs le raccourci usuel abusif (la propriété c'est le vol) dénature l'idée de PROUDHON. PROUDHON le visionnaire, était déjà un émergentiste ! Son point de vue était à mon sens plus exactement le suivant. C'est que l'appropriation individuelle des moyens de production qui entraîne l'appropriation du fruit de la force collective de production permet de s'octroyer la propriété émergente de celle-ci. C'est l'appropriation de ce qui émerge de la force collective qui devient un vol. Puisqu'il démontre que la force productive de cent ouvriers qui travaillent ensemble donne autre chose que celle de cent fois un ouvrier qui travaille isolément. Le propriétaire des moyens de productions hérite ainsi du fruit de ce principe émergent qui émane d'une propriété de tous les systèmes que l'on trouve dans la nature (que les physiciens, chimistes, biologistes d'aujourd'hui connaissent très bien). C'est donc l'appropriation du principe émergent qui selon PROUDHON est un vol et non pas le fait d'être propriétaire au sens strict.

15- Cf. MANIERES DE FAIRE DES MONDES, Nelson GOODMAN, Editions Jacqueline CHAMBON.

La lente maturation de mes réflexions m'amène, malgré tous les inconvénients d'un résumé, à concevoir le triptyque suivant : **MODELE**, **CONCEPT** et **PROCESSUS**.

C'est à dire un modèle de société, intégrant un concept (La SARS - Société A Responsabilité Sociale) accompagné d'un processus d'amorçage (Prêt cautionné par l'Etat) : un tout précis réunissant les conditions du moment pour permettre une transformation à partir de l'existant.

Le **MODELE**, correspond à une image mentale de notre structure sociale et celle-ci, vue sous un certain angle, peut se décomposer comme suit.

Notre modèle actuel de société repose sur la base de trois pôles inter-articulés et dépendant les uns des autres. Un pôle étatique autour duquel gravitent d'une part divers organismes ne recherchant pas directement le profit financier (Recherches, ONG, Fondations, Associations, Communautés religieuses, etc.) et d'autre part des entreprises de production de biens ou de services, soumises par essence à une pression vers l'obtention d'un profit. Ces dernières créent des richesses, directement monnayables au sein d'une économie de marché, et qui servent indirectement à financer en partie les deux autres pôles (Etat et divers organismes). Celles-ci sont donc le moteur de notre société dans son ensemble. Ainsi, lorsque le moteur se grippe, c'est tout l'édifice qui s'enraye. Si le premier tourne au bon régime, le second peut évoluer à sa pleine puissance.

Nous sommes aujourd'hui confrontés à la présence d'un ETAT-PROVIDENCE qui semble avoir pris le défaut de vouloir se mêler de tout et à des structures entrepreneuriales qui n'ont pas été revues dans leur fondement¹⁶ quasiment depuis leur création. Ainsi, mêmes récentes, nos EURL, SARL, SA, SCOP, SNC, SEM, holdings, etc. représentent désormais pour moi, face au concept que je vais définir, l'ancienne mode entrepreneuriale. En effet, ces dernières comportent plusieurs défauts d'importance qui sont lourdement préjudiciables tant pour leur développement que leur pérennité et par voie de conséquence, pour l'ensemble de notre édifice social.

C'est donc prioritairement vers l'élaboration d'un concept modernisant notre esprit entrepreneurial que j'estime devoir développer un axe de travail.

A la place d'un ETAT-PROVIDENCE, je propose un ETAT REGALIEN-CAUTION qui s'accorde, dans un même temps, inextricablement avec la transformation progressive des entreprises classiques (ancien modèle) en S.A.R.S. (nouveau modèle) au concept entrepreneurial moderne.

Aujourd'hui, la majorité de nos entreprises manquent cruellement de fonds propres, leur chef n'a pour ainsi dire jamais à la fois le profil et la formation qui correspond à ce qu'une fonction réfléchie du métier exigerait. De plus, et surtout, Capital et Travail classiquement s'opposent¹⁷, le Capital n'ayant parfois même plus de visage comme on a pu le constater dernièrement.

Le **CONCEPT** de S.A.R.S. repose sur un trépied :

1. Des employés tous propriétaires (actionnaires) à part égale de leur outil de travail.
2. Un dirigeant responsable idéalement issu d'une école spécifique et formé pour agir dans le cadre d'une nouvelle philosophie de management et élu par tout le collège concerné.
3. Des fonds propres en suffisance et logiquement constitués.

Ce concept s'articule avec celui d'un Etat Régalien-Caution qui émerge d'une dialectique d'ensemble pour concrétiser une véritable unité logique.

L'idée consiste à créer et à promouvoir ces entreprises ; les S.A.R.S. = Société A Responsabilité Sociale. Chaque citoyen demandeur d'emploi obtiendrait un prêt de 15000 euros cautionné par l'Etat - ce qui constituerait le **PROCESSUS** moteur. Un prêt uniquement destiné à un apport au capital social d'une entreprise qui va co-également lui appartenir et y compris à son dirigeant (élu par les salariés co-actionnaires) lui-même formé par une école spécialisée pour diriger ces SARS.

1. Ce nouveau cadre institutionnel mettrait fin à un ancestral conflit entre propriétaires de l'outil de production et force de travail. La nature même de ce conflit ne peut avoir pour conséquence qu'un effet puissamment démobilisateur, puisque le résultat final (le profit financier) ne profite en dernier ressort

¹⁶- Avec d'un côté le Capital - propriétaire de l'outil de production - qui tente suivant les problématiques posées par les époques considérées d'utiliser à son meilleur profit une force de travail plus ou moins coopérative.

¹⁷- Alors que par nature ils se confondent au sein de la S.A.R.S..

qu'aux seuls propriétaires. Ce schisme entre Capital et Travail empêche leur pourtant nécessaire symbiose pour l'obtention d'un résultat : le meilleur qui soit. Ce nouveau cadre ne dissoudrait pas les éventuelles oppositions d'intérêts entre les Hommes qui sont d'ailleurs l'indispensable force motrice des évolutions mais les déplacerait dans un contexte progressiste ; alors qu'elles sont jusqu'à ce jour empêtrées dans un contexte stérile qui nous conduit un siècle et demi après les prédictions de Karl MARX, vers une déroute sociale qui se précise de plus en plus. Un contexte global plus fécond mérite amplement, dans notre crise sans limite¹⁸, réflexion.

Si le fait d'entrevoir concrètement la fusion entre Capital et Travail peut s'avérer très féconde, celle-ci est loin d'être suffisante pour adapter nos entreprises aux exigences d'un contexte contemporain complexe dans lequel il est difficile pour beaucoup d'entre-nous d'évoluer de manière satisfaisante par rapport aux attentes légitimes de notre siècle. Il nous faut donc aller plus loin et faire en sorte que ces structures modernes soient gouvernées par des dirigeants spécifiquement formés pour ce métier, certes parfois si intuitif mais si délicat dans sa particularité, plutôt que laisser le pouvoir du capital, ou le capital du pouvoir, œuvrer.

2. Bizarrement si tous les métiers se sont orientés vers la recherche d'une formation de plus en plus dense et spécialisée, sanctionnée par un diplôme ouvrant droit à son exercice, le métier de chef d'entreprise, lui, ne fait pas l'objet d'une formation de poids adaptée à ce que cette fonction exige aujourd'hui comme niveau de compétence. Seules la possession d'un capital permettant la propriété d'un outil de production ou l'avidité de l'exercice d'un pouvoir autorisent l'accès à cette fonction. Ces critères semblent tout à fait dénués d'intérêt pour exercer cette noble mission qui consiste à manager un groupe humain qui, par principe, participe à tendre vers un objectif collectivement partagé. Devient-on aujourd'hui chirurgien, pilote de chasse, magistrat, plombier, ministre, chercheur et que sais-je encore, sans une solide formation adéquate. Nos entreprises sont confrontées à tant de difficultés multiples qu'il ne serait aujourd'hui pas raisonnable de s'abstenir de s'interroger sur la pertinence d'une formation spécifique à cette fonction. Fonction qui prendrait, qui plus est, tout son sens dans un cadre institutionnel refondé. Cette formation pourrait dispenser une culture contemporaine pertinente et dans un contexte urgemment écologique, à tout du moins une frange de la population influente qui serait à même par déclinaison de faire bouger les mentalités. En attendant que la lourde machine de l'Education Nationale parvienne à réaliser sa mutation vers un système bien plus efficace pour rendre l'ensemble des humains aisément adaptables à l'accélération de l'évolution de nos métiers autant qu'à leur remplacement. Une Fédération regroupant les dirigeants de S.A.R.S. pourrait même constituer un terreau culturel vivifiant destiné à enrichir et à maintenir une adaptabilité vers le haut niveau de performance que la fonction exige.

Il me semble avoir exposé deux améliorations importantes qui pourraient être étudiées pour tenter de rendre un peu plus cohérentes nos actions entrepreneuriales. En voici une troisième qui s'inscrit dans cette lignée.

3. Une entreprise sans moyens financiers est un peu comme une voiture sans énergie motrice, elle ne peut aller bien loin. Si nos voitures ont besoin de carburant pour se motoriser, nos entreprises ont besoin de fonds propres pour fonctionner et se développer. Si l'on espère faire une longue route mieux vaut partir avec le plein, plutôt que de se lancer avec trois gouttes dans le réservoir et espérer atteindre la prochaine pompe avant la panne sèche. Il faut des moyens pour entreprendre et d'autre part il me semble logique que le capital d'une entreprise soit proportionnel à son nombre d'employés. On pourrait aujourd'hui estimer celui-ci à 15000 euros par employé. Ainsi, une entreprise unipersonnelle aurait un capital social de 15000 euros, une entreprise bipersonnelle aurait un capital social de 30000 euros, une entreprise de 10 associés aurait un capital social de 150000 euros, etc... Des entreprises de toutes tailles, indépendantes du système boursier, pourraient naître, se développer, se transmettre plus aisément.

Comment constituer les fonds propres nécessaires au bon développement de ces S.A.R.S. et, par voie de conséquence, de tout un système économique ? Tout le monde, loin s'en faut, n'a pas cette disponibilité à portée de main, ou le crédit pour l'obtenir afin d'être en mesure de financer les avances primitives de ce qu'il est individuellement ou collectivement indispensable de semer pour récolter. C'est là qu'un processus devient nécessaire pour permettre à tout un chacun de financer parfois seul (certaines activités s'y prêtent bien) mais le plus souvent avec d'autres (certains projets l'exigent) en toute équité - propriété partagée du fruit de l'effort collectif (le profit) et rémunération salariale fonction de compétences et de capacités d'implication personnelles propres à chacun d'entre-nous¹⁹.

18- Je me réfère à l'ouvrage d'Ignacio RAMONET, LE KRACH PARFAIT, Galilée, 2009.

19- Nous nous prétendons être tous égaux en droit (DROITS DE L'HOMME) et nous sommes en fait tous différents (la nature nous produit ainsi dotés de capacités uniques propres à chacun d'entre-nous). Tant sur un plan global (le système économique tout entier) qu'au niveau d'une cellule de base (l'entreprise), il convient de tenir compte de la contrainte naturelle - tous différents - et de notre choix - tous égaux -.

4. La caution de l'Etat semble être le moyen le plus subtil pour fournir un effet levier non coûteux à tout un nouveau système économique, vu en quelque sorte sous un certain angle et sur un long terme : TOUS CAPITALISTES. En effet, cette garantie pourrait servir de processus pour la mise en place des emprunts nécessaires à la constitution de fonds propres des S.A.R.S. et amorcer ainsi la combinaison d'une relance à la fois portée sur les investissements et sur la consommation. Les S.A.R.S. investissent, leurs salariés entre autre consomment, et s'acquittent de leurs impôts permettant un redéploiement dans d'autres rouages. A terme, au sein d'un tel système qu'il convient de maintenir dans un équilibre dynamique, divers organismes et S.A.R.S., un Etat Régalien suffit.

Pour respecter l'esprit libéral, les S.A.R.S. seront, bien entendu, en concurrence avec les entreprises classiques : le plus adapté aux conditions du moment prenant le dessus pour perdurer et s'imposer. Le diptyque compétition-coopération pourrait donner naissance à un jeu subtil, jusqu'à transformer nos entreprises existantes sous cette forme, autant qu'à en créer de nouvelles et faire ainsi la nique aux délocalisations.

De tous petits changements dans nos fondements institutionnels - tout comme d'infimes modifications dans les conditions initiales des systèmes naturels - peuvent engendrer en finalité des changements phénoménaux sur un long terme. Il me semble que c'est ce que nous sommes en droit d'espérer au sein de nos systèmes sociaux si *Concept et Processus* se mettent en marche.

Ce triptyque est comme un bouton de rose refermé sur lui-même. Son expansion permet de visualiser, tout du moins mentalement dans un premier temps, la métamorphose de ce qu'implique la fusion entre CAPITAL et TRAVAIL permettant d'abattre le capitalisme. De plus, cette magie nous conduirait tout droit vers un plein-emploi total et durable, pierre angulaire d'un grand vortex social. Car, dans le même temps, ce plein-emploi contribuerait, à la longue, à anéantir le déficit de l'Etat qui, de fait, permettrait une meilleure rémunération des fonctionnaires et de nouvelles embauches au sein de l'Education Nationale et de la Recherche, grandes génératrices de ce vortex...

*
* *

Certaines disciplines scientifiques peuvent se targuer de quelques idées géniales à la base de nouvelles hypothèses de recherche. La physique, pour ne citer qu'un exemple, nous éblouit par les conceptions intellectuelles d'ANAXIMANDRE, PTOLEEMEE, COPERNIC, NEWTON, EINSTEIN, HEISENBERG ou, dernièrement, ROVELLI.

Il nous faut malheureusement constater que les Sciences Economiques et Sociales, certes encore jeunes, sont pauvres en idées orthogonales²⁰. Peu après le coup de semonce des prophéties de MARX (1818-1883), la seule petite idée qui parvient à temporairement séduire, nous vient de KEYNES (1883-1946) - se servir de l'appareil de l'Etat pour réorganiser une répartition des richesses. Mais celle-ci, bien que judicieuse pour l'époque, s'avère insuffisante et qui plus est aujourd'hui largement éprouvée. Le déséquilibre entre la répartition des richesses au sein de l'humanité - qui, de plus, doit être pris au sens large - devenant grandiose, il semble urgent qu'une idée transformatrice nous parvienne...

La socioéconomie pourrait-elle faire tout d'un coup un fabuleux bond en avant ?

D'aucuns, manquant de perspectives, tentent de nous faire croire que nous traversons une des plus importantes crises de ces derniers temps. C'est parce qu'ils ne voient pas que notre monde se transforme depuis toujours par un phénomène d'équilibre ponctué²¹. S'il s'agit bien politiquement de s'attacher à essayer de construire un projet de civilisation²² planétaire pour l'humanité, cette civilisation ne peut se fonder que sur des matériaux bien agrégés et non pas friables comme l'est devenu aujourd'hui notre capitalisme en bout de course. C'est pourquoi, il semblerait primordial de débiter par abolir ce système économique, avec l'esprit qui le caractérise, en le remplaçant progressivement par un autre ; plus conforme à des aspirations contemporaines et plus performant quant à être en mesure d'assouvir nos attentes légitimes.

J'espère avoir ainsi tenté de montrer qu'au delà de la simplicité architecturale de ce triptyque, abolir le capitalisme s'avère être un projet vaste et complexe qui s'impose dans la durée. Car le capitalisme, en se construisant, génère un esprit qui est resté amarré à la pensée de DESCARTES, celle-ci ayant pris

20 - Idée qui vient percuter de plein fouet le paradigme dominant.

21 - Selon un constat de Stephen JAY GOULD ; le changement n'opère pas de manière graduelle mais passe par des phases de stabilité précédant ou succédant des phases de changement rapides. Se reporter à son exposé (relatif à l'évolution biologique mais pouvant se généraliser à tous les systèmes naturels et par conséquent à notre système de pensée) dans LA STRUCTURE DE LA THEORIE DE L'EVOLUTION, Gallimard, 2006 - Chapitre 9, p.1042.

22 - L'idée pourrait se concrétiser, le CONSEIL D'ANALYSE DE LA SOCIETE, présidé par Luc FERRY, l'a diagnostiqué. Cf. FACE A LA CRISE - MATERIAUX POUR UNE POLITIQUE DE CIVILISATION, Odile JACOB, mai 2009.

dommageablement, et par hasard peut-être dans notre monde occidental, l'ascendance sur celle de PASCAL au lieu de s'entre-articuler avec elle. Le capitalisme, c'est aussi le système qui fait de l'argent, à tort, une marchandise. Ainsi d'ailleurs, que du travail, à tort, un marché étant entendu que la pertinence de l'analyse de Karl POLANYI²³ s'avère être un début de réflexion qui pourrait conduire à ces conclusions. De toute évidence, bien d'autres établissements cruciaux le caractérisent mais qui sont inabordables, ici, dans ce résumé.

L'économie est un problème de physique (possibilités canalisées mais inépuisables de transformation de la matière) et la répartition des richesses entre les Hommes est tout simplement un problème mathématique (modélisation) dont l'agrégation nécessite de savoir plaquer concrètement une visualisation mentale de ce que ces disciplines apportent à l'humanité. Ainsi que David RUELLE²⁴ le conclut dans son ouvrage : « *Maintenant que nous arrivons à la fin de notre périple, il me reste à ajouter un dernier mot : c'est en faisant de la recherche que l'on peut vraiment apprécier la beauté des mathématiques. Elle se montre enfin lorsque la simplicité sous-jacente d'une question apparaît et que toutes les complications inessentiels peuvent être oubliées. Alors une partie d'une structure logique colossale est illuminée, et un peu du sens caché de la nature des choses est finalement révélé.* » De ce piédestal que représente la beauté, peut-être pourrions-nous commencer à voir que la lente émergence de l'encastrement des concepts *du vrai, du beau et du bien*, pourrait-être, pour l'heure, notre ultime guide spirituel ?

Si finalité il y a pour l'humanité, celle-ci pourrait être d'agir à penser et de penser à agir. Et, en bon économiste, observons le principe de Guillaume d'OCKHAM (« *Il ne faut pas multiplier les entités plus que de besoin* »), basculer du capitalisme à "tous capitalistes" nécessite une et une seule de loi finance. Celle-ci étant relative à la potentialité de création des S.A.R.S..

Maintenant, espérons !

Pourquoi nous est-il permis d'espérer ? Parce que l'histoire évolutive de notre monde, qui se poursuit depuis environ quatorze milliards d'années, nous montre que l'improbable a autant de chance de survenir que le probable...

LAO TSEU nous disait : « *Quand tu arrives au sommet de la montagne, continues de grimper !* ». Le capitalisme ayant été aboli, tout du moins en théorie, il ne nous reste plus à attendre qu'une bonne idée nous illumine pour abolir... la démocratie ?

D'Hubert REEVES à Albert JACQUART, d'Albert JACQUART à Edgar MORIN, d'Edgar MORIN à Michel SERRES et la chaîne de nos illustres figures pourrait être longue jusqu'à Jacques ATTALI, tous prônent plus de solidarité entre les humains....

Alors, pourquoi ne pas commencer par "TOUS CAPITALISTES" ?

● CONCLUSION SUR L'ESPRIT DE ROYAUMONT.

Je débutais mon discours par l'expression d'une tentative à vouloir slalomer en permanence au contour de l'erreur, ce qui n'est possible qu'en nous éclairant les uns les autres, seule façon de propulser dès lors au rang d'envisageable ce challenge vers un absolu.

Il convient, à la fois, d'élargir le cadre de notre réflexion autant que notre rationalité limitée nous le permet, tout en donnant, dans le même temps, une plus grande profondeur à nos sujets.

Ainsi, faire la confusion entre le système capitaliste et le capitalisme relève d'un manque de perspicacité. Dire qu'il n'existe pas d'alternative crédible au capitalisme dénote d'un manque d'information (celle-ci apportant l'inattendu, la nouveauté) ou, chose moins pardonnable, d'un manque de confiance en nos capacités d'imagination qui pourtant ont largement fait leurs preuves jusqu'à présent.

Comment une fondation, telle que LA FONDATION POUR L'INNOVATION POLITIQUE, qui se veut pour le moins libérale et progressiste peut-elle rester enfermée dans le cloître du capitalisme ? Tout de même, le

23 - LA GRANDE TRANSFORMATION. Aux origines politiques et économiques de notre temps, Gallimard, 2009.

24 - L'ETRANGE BEAUTE DES MATHEMATIQUES, Odile JACOB, octobre 2008, p. 194.

libéralisme n'est-il pas cet esprit philosophique qui émerge de La libération et qui doit se charger de nous protéger contre tout absolutisme et dogmatisme ? Et, l'esprit progressiste, n'est-il pas celui d'aller de l'avant ? Car quand un système fonctionne, il faut être conservateur. Mais quand un système se décompose, il faut être progressiste, c'est à dire partisan farouche d'un changement révolutionnaire. Voilà, logiquement quel devrait être le choix politique idéal ! Croire qu'actuellement tout est bien dans le meilleur des mondes relèverait de l'obscurantisme. Lorsque l'innovation incrémentale se montre insuffisante, c'est qu'une innovation radicale est impérativement attendue. Qui alors, mieux que la FONDAPOL, pourrait l'initier ?

L'essor nettement visible des SCOP et l'envolée du récent statut de l'auto-entrepreneur insufflent à la fois la poussée d'une volonté individuelle entrepreneuriale autant que celle d'une solidarité collective et il serait bon de réunir ces deux ensembles disjoints en un tout cohérent, ce que propose le concept de SARS.

Le capitalisme est devenu un modèle "bête et méchant" celui de l'exclusion. Alors qu'à ses débuts il capte les individus pour les rassembler, à un moment donné dans les sociétés développées à force de mal répartir les richesses, il a commencé par exclure les plus démunis qui ne sont aujourd'hui même plus "exploitables" pour ainsi dire et il poursuit son action jusqu'à parfois exclure ceux-là même qui l'ont adulé : les entrepreneurs, à qui il doit pourtant ses folles avancées. Mais, quand ces ROBINSON CRUSOE des temps modernes, défricheurs pragmatiques hors-pairs, qui savent mieux que quiconque assurer leur survie grâce au maniement de l'ensemble de leurs connaissances issues de savoirs provenant de tous les domaines - *habitus* que ne transmet pas la société par son éducation académique -, vont s'emparer de la rénovation du monde, alors, capitalisme gare à toi ! Car à la place de "tous capitalistes" on aurait aussi bien pu prôner "tous entrepreneurs" en donnant à cette fonction une mission élargie au sein d'un vaste champ éthique. N'est-ce pas l'entreprise de Christophe COLOMB qui, en se solidarisant, nous a ouvert une ère planétaire, tandis que d'autres nous ouvrent une ère extra-planétaire ou, entre autre, l'énergie solaire pourrait remplacer les énergies fossiles ? Pour quelques unes qui percent, combien de très bonnes idées sont-elles malheureusement restées dans des tiroirs faute d'un savoir-faire du porteur et/ou d'un environnement peu favorable à l'émergence concrète d'idées ? Plus le nombre d'idées émergentes sera grand, plus nous aurons de chance de trouver les bonnes.

G.B. SHAW disait lui-même : « *L'homme raisonnable s'adapte au monde. L'homme déraisonnable essaie d'adapter le monde à lui-même. C'est pourquoi tout progrès dépend de l'homme qui n'est pas raisonnable.* » Ainsi tout le monde a vu que le dépassement d'Emmanuel FABER, nous conduit vers une déraisonnable preuve d'adaptation...

Il ne me reste plus pour terminer qu'à rebondir sur la note porteuse d'aspiration que proposent les organisateurs de ces ENTRETIENS avec la citation bien choisie de Robert F. KENNEDY inspirée de G.B. SHAW : « *Certains voient les choses comme elles sont et se demandent Pourquoi ? ; je rêve des choses qui ne sont pas et je me dis Pourquoi pas ?* »

Alors, pourquoi pas : ABOLIR LE CAPITALISME ? Ce qui est aussi une façon de le rêver... La seule peut-être !

"Je serai bien aise que ceux qui me voudront faire des objections ne se hâtent point, et qu'ils tâchent d'entendre tout ce que j'ai écrit, avant que de juger d'une partie : *car le tout se tient et la fin sert à prouver le commencement.*" DESCARTES. (Lettre à Mersenne). Si bien que pour un développement approfondi de mon projet, je vous invite amicalement à consulter mon site www.terreethommes.fr.



Philippe TONOLO - philippe.tonolo@orange.fr – France